

“UN ÉVÈNEMENT”



“VIRTUOSE” ★★★★★

“UN DUEL INOUBLIABLE”

“MAGISTRAL” ★★★★★

“LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE !”

“UNE PETITE BOMBE”

“UN GROOVE HALETANT”

“JOUISSIF” ★★★★★



MILES TELLER J.K. SIMMONS

WHIPLASH

UN FILM DE DAMIEN CHAZELLE



LE 24 DÉCEMBRE



Le Musée des Confluences rattrapé par les lois de la pesanteur

A Lyon, le bâtiment, qui a coûté 253 millions d'euros, sera inauguré samedi 20 décembre



ARCHITECTURE
LYON

Ce qui doit tenir droit, tel le béton, se tient droit, quitte à zigzaguer un peu sous la lourde carapace

Difficile de ne pas voir le Musée des Confluences, même de loin, depuis la gare de Lyon-Perrache. Le quartier des Confluences, qui tient son nom de la presqu'île née du Rhône et de la Saône, semble en effet s'écarter en hommage à cet improbable édifice. Quatre stations de tramway plus loin, nous voici à pied d'œuvre. Un bon point : le musée est facilement accessible. C'est après que les ennuis commentent. Jamais, ou presque, un édifice n'aura accumulé autant d'inutile complexité, nappée d'autant de bavardages oiseux.

En constituant leur équipe, les architectes de l'agence autrichienne baptisée Coop Himmelblau (l) (jeu de mots sur *himmelblau*, « bleu ciel », et *himmelbau*, « construction dans l'espace »), à savoir Wolf Prix et Helmut Swiczinsky, avaient prévenu les éventuels amateurs : « L'architecture contemporaine sera honnête et vraie lorsque les rues, les espaces ouverts, les bâtiments et les infrastructures refléteront la réalité urbaine, lorsque la dévastation de la ville sera transformée en fascinants symboles de désolation. La désolation, résultant non de la complaisance, mais de l'identification de la réalité urbaine, développera les désirs, la confiance en soi et le courage de prendre possession de la ville. »

Sens dessus dessous

Ils s'ancrent alors dans un courant qui, s'inspirant du philosophe Jacques Derrida, entendait appliquer à l'architecture les principes du déconstructivisme, c'est-à-dire secouer les certitudes de la pensée pour organiser à partir des ruines ainsi créées d'autres vérités, d'autres sens. En architecture, par exemple, cela consistera à mettre sens dessus dessous les principes ordinaires de la construction tout en faisant en sorte que le résultat tienne debout. Car, en ce domaine, la responsabilité pénale existe, au contraire de la philosophie.

Bon gré mal gré, plusieurs architectes ont été rangés sous ce label, comme Bernard Tschumi, Peter Eisenman, Daniel Libeskind, Steven Holl ou nos joyeux drilles de Coop Himmelblau. Certains,

comme Frank Gehry, ont refusé l'honneur d'être associés à cette catégorie ; pas nos Autrichiens, qui, en mars 2001, lors des résultats du concours du musée lyonnais, avaient tout pour se sentir à l'aise. Parmi leurs concurrents, Peter Eisenman, Carlos Ferrater et Steven Holl, trois équipes qui s'en donnaient à cœur joie sur des projets probablement inconstructibles, sauf à tricher peu ou prou avec la réalisation. Trois autres projets bénins donnaient la possibilité au jury d'opter pour des formes plus faciles.

Mais il apparaît que les organisateurs du concours s'étaient d'emblée positionnés pour des concurrents échevelés. Le jury, bien que comportant quelques notables rhodanpins et sommités nationales, étant de son côté composé pour choisir les projets les plus délirants. Clairement, il s'agissait de faire plaisir au président du conseil général du Rhône (et du jury par la même occasion), Michel Mercier, qui, bien sûr, répute aujourd'hui pareille propension à l'absurde.

Des personnalités patelines ou dociles, comme François Barré, alors tout juste sorti de la direction de l'architecture au ministère de la culture, des architectes, et d'autres comme Jean-Pierre Buffi, Mario Gandelsonas ou Michel Côté – Québécois appelé à diriger le futur musée –, allaient rendre possible l'éclosion de ce drôle d'œuf proclamé d'avant-garde. « Nous espérons réveiller la ville par ce geste architectural dont le contenant et le contenu devront créer un choc et une émotion », devait déclarer Michel Mercier, rêvant au Guggenheim de Bilbao.

Près de treize années sont passées, le musée est presque terminé, pour un coût (253 millions d'euros) désespérément plus élevé que prévu (60 millions). Comme on pouvait s'y attendre, et à l'instar de Bilbao ou de

la Fondation Louis Vuitton, la pesanteur et ses lois ont rattrapé le projet. Ce qui doit tenir droit, tel le béton, se tient droit, quitte à zigzaguer un peu sous la lourde carapace de métal et de verre, qui donne à Confluences une si pittoresque allure de gros coléoptère.

Ce à quoi n'échappera pas le musée, c'est en tout cas aux sobriquets. Loin de l'architecture, ce sera l'univers de la science-fiction, de l'entomologie ou de la paléontologie qui parleront le mieux au public, celui-ci ayant toutes les raisons de ne pas s'arrêter aux subtilités et aux néologismes savants du déconstructivisme.

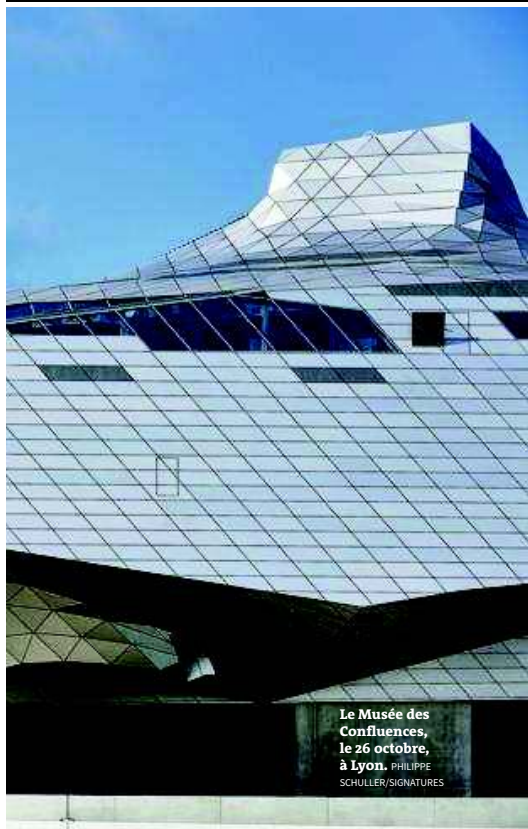
Quelques fous rire nerveux

Bref, nous voici avec un étrange animal. Est-il beau, est-il moche ? Fera-t-il peur aux enfants ? Renversera-t-il d'aise les esthètes rhodanpins, séduira-t-il les mécènes et les émirs qataris ? Et peut-on prévoir quelques fous rires nerveux chez ceux qui, simultanément, découvriront la bête et se feront narrer son épopée financière ? Mais aussi, Confluences est-il vraiment fait pour abriter un musée ?

Avant les questions de fond, les constats. À quoi pourra servir l'immense porte-à-faux qui s'élanche avec une grâce moyenne vers le sud, comme pour marquer, s'il en était vraiment besoin, la réalité de la confluence des deux fleuves ? Dans le même esprit, on reste sceptique quant à la nécessité des bosses qui ponctuent le profil, aux pans de verre et de métal qui semblent se couper la parole, à celle de ses pattes, toutes différentes et vouées à une éternelle claudication.

Peut-on faire abstraction de cette enveloppe hystérique pour découvrir ce qui fait ses qualités ? Car toutes ces complications aboutissent finalement à un musée heureusement élaboré. Sur deux niveaux sont déclinées les salles temporaires ou permanentes, réparties autour d'allées assez larges. Le noir domine, on ressent comme une parenté avec l'organisation de grands multiplexes qui ne laissent pas entrevoir, avant l'entrée en salle, ce qu'elles ont à montrer. Certes, on peut se demander si la vocation d'un musée est de rester plongé dans l'obscurité. Mais, au moins, les espaces sont généreux et propices au mystère. C'est déjà ça. ■

FREDÉRIC EDELMANN



Le Musée des Confluences, le 26 octobre, à Lyon. PHILIPPE SCHULLER/SIGNATURES

Les songes en noir et blanc des îles Salomon

Le Musée du quai Branly consacre une exposition à l'art de l'archipel du Pacifique sud

ARTS

Pour guider le visiteur dans le parcours en sombres méandres conçu par Jean Nouvel, le Musée du quai Branly a commandé en 2010 à l'artiste contemporain Charles Sandison une installation, *The River*, un fleuve de mots (16 597 noms de tous les peuples et lieux géographiques présents dans les collections) projetés en noir et blanc à des rythmes et condensations variables. C'est ce chemin qu'il faut emprunter pour accéder à la Mezzanine Est, où se trouve l'exposition « L'éclat des ombres, l'art en noir et blanc des îles Salomon ».

900 îles ou îlots, 80 langues, 150 000 habitants : l'archipel mélanésien des Salomon s'étire en poussière dans le prolongement de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. En 29 000 ans, s'y sont propagées les cultures papoue, austronésienne, polynésienne.

Le noir et le blanc s'entendent ici au sens figuré, contraste entre le

royaume des ombres, les entités invisibles qui gouvernent l'existence des êtres, et l'éclat du vivant.

Au sens propre aussi, tant ces figures de proue qui ornent et protègent les pirogues jouent sur une gamme chromatique bicolore, le bois foncé, la nacre pour les yeux et les motifs géométriques. « *La brillante*, explique Sandra Revolon, ethnologue (Credo, université Aix-Marseille) et conseillère scientifique de l'exposition, *permet d'honorer les morts, d'en capturer et ainsi de s'en délivrer. Les êtres surnaturels sont des esthètes, ils aiment manger, regarder. Il faut attirer l'œil des morts pour approcher le "mana", pouvoir surnaturel, capacité d'action illimitée, que les humains cherchent à capturer.* »

Chasse aux têtes

Les îles Salomon ont été découvertes par le navigateur espagnol Alvaro de Mendana y Neira en 1568. Il cherchait de l'or. Il n'y en avait pas. L'archipel fut abandonné à la féroce supposée de

ses autochtones, amplifiée par la chasse aux têtes pratiquée dans l'ouest des Salomon.

La Pérouse fit naufrage en 1788 au large de Vanikoro (îles Santa Cruz), les baleiniers prirent le relais puis les marchands de coprah, d'écaillés de tortue ou d'huile de coco précédèrent les missionnaires. De 1893 à l'indépendance en 1978, les Salomon furent placés sous protectorat britannique. Quid des cultures locales ?

« L'éclat des ombres » est la première exposition signifiante consacrée aux îles Salomon en Europe. Elle regroupe deux cents objets, provenant de plusieurs musées. Beaucoup furent rapportés par les colons britanniques, qui introduisirent de nouveaux matériaux tel le métal, tandis que les missionnaires profitaient des conversions pour convaincre les populations de céder leurs objets rituels aux amateurs européens.

En 1942-1943, les soldats américains, pendant la guerre du Pacifique, exportèrent bon nombre de

pièces rituelles vers les États-Unis.

Le choix esthétique de ces pièces est irréfutable. D'un appui-tête épuré en bois et fibres végétales (île de Rennell, XX^e siècle) au splendide personnage debout, farouchement stylisé (sans doute de l'île d'Ulawa, XX^e siècle), qui a appartenu à la collection André Breton avant de rejoindre le Musée Barbier-Mueller (Genève), les pièces présentées sont belles. Parures, effigies, massues, bols cérémoniels, lances ou parures d'oreilles : le mystère n'est jamais levé, il est effleuré. A l'image des portraits dessinés entre 1845 et 1847 par l'aquarelliste et prêtre catholique Léopold Verguet sur l'île de Makira, touchants dans leur contraste entre dureté et tendresse. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE

L'éclat des ombres, l'art en noir et blanc des îles Salomon. Musée du quai Branly, 37, quai Branly, Paris 7^e. Tél. : 01-56-61-70-00, jusqu'au 2 février 2015. quaiبرانلي.fr

Une déambulation à travers les âges et civilisations

RACONTER l'aventure humaine, tel est le propos du parcours permanent du Musée des Confluences sur 3 000 mètres carrés. Le visiteur quitte les passerelles baignées de lumière du vaisseau de verre et de métal pour s'immerger dans le secret des « boîtes noires » arriérées en enfilade à l'axe central et où sont illustrés « les récits du monde », au travers des âges et des civilisations.

Pour Hélène Lafont-Couturier, directrice de l'établissement, il s'agit de dire la place de l'homme dans l'organisation des sociétés, d'un continent à l'autre, et de poser les questions de l'au-delà, du monde invisible, de la mort. D'une boîte à l'autre, les regards croisés de pièces hétéroclites – météorites, panthéon chinois, microscope de Huygens, mandibule d'*Homo sapiens*, Spoutnik, sculptures sénoufo, armure de samouraï, etc. – confrontent le symbolique et le scientifique. Le pari est audacieux ; le champ sans doute trop large pour que le dialogue rebondisse. Il y a de très belles pièces en pierre comme cette vaisselle aux éclats brillants provenant de Nagada en haute Égypte (3800-3500 av. J.-C.), disposée au côté d'un homme barbu, réduit à son tronc, dont la noble sérénité impressionne. S'adresse-t-il à la momie péruvienne (900-1400), recroquevillée sur elle-même dans son voyage vers l'inconnu ? Certains face-à-face laissent

perplexes. La question des origines avec la femme de Cro-Magnon et sa complice de Neandertal, en cire, posant dans des tenues de peau sophistiquées imaginées par la plasticienne Elizabeth Daynéz, à côté de la petite femme de Florès (Indonésie), nue et poilue, induit un malaise. Le musée a investi en 2007 dans des squelettes géants de dinosaures : le plus grand

– 14 mètres, 3 tonnes – datant de 155 millions d'années, un *Camaraurus* herbivore, à 80 % authentique, vient du Wyoming (États-Unis) ; l'autre, un monstre marin de 90 millions d'années à 65 millions d'années, a été acheté au Maroc.

« L'option retenue »

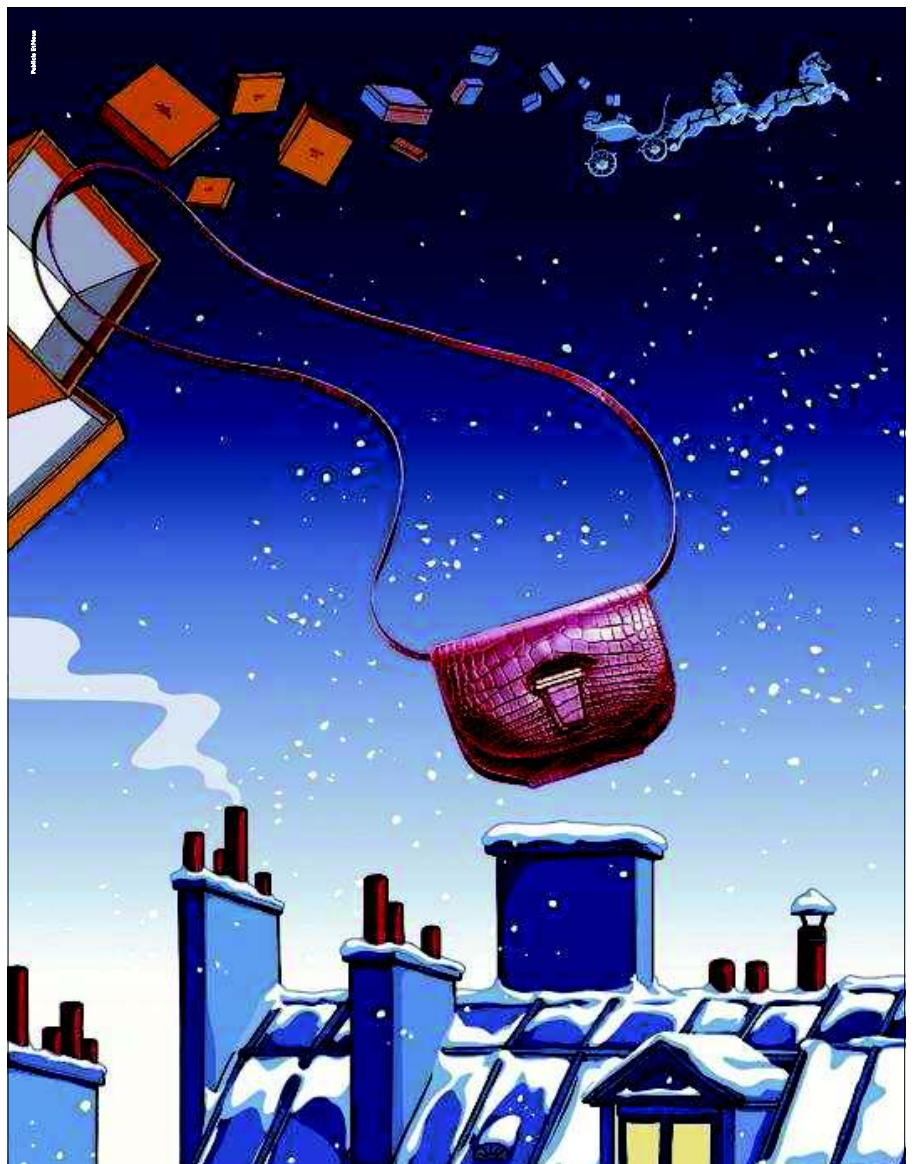
« Faire revenir les 3 000 objets présentés à l'ouverture, en 1913, du Muséum d'histoire naturelle d'Emile Guimet du boulevard des Belges, à Lyon, enrichis par ceux du Musée colonial, en 1927, et par les œuvres missionnaires, fut l'option retenue », précise Hélène Lafont-Couturier.

De fait, les expositions temporaires qui mettent en scène ces œuvres font mouche. Dans sa reconstitution, le cabinet de curiosités du XVII^e siècle, tel que ceux créés par les collectionneurs lyonnais les frères Balthazar de Monconys et Gaspard de Liègues, est une merveille. De même, la déambulation dans l'Arche de Noé, où sont réunies les plus belles créatures du monde animal, du plus petit scarabée, bleu nacré, aux innombrables papillons chatoyants, à la plus grande collection de colibris, et aux mammifères dont les robes, celle de la girafe notamment, ont été restaurées.

Enfin, on s'attardera devant les vitrines qui dévoilent l'intimité de l'industriel Emile Guimet, qui fit fortune avec sa poudre bleue, un substitut du lapis-lazuli. L'aventurier qu'il était porta sa soif de rencontres au-delà des océans. Ses carnets de voyage racontent, d'une écriture serrée, ce qu'il voit avec des mots simples. Il avait l'œil et un goût certain, ses trésors le confirment. ■

FLORENCE EVIN

Musée des Confluences, 86, quai Perrache, Lyon 2^e. Muséeedesconfluences.fr



HERMÈS
PARIS

HERMÈS, DANS LE CIEL DE NOËL.

Pour information : 01 40 17 47 00
Hermes.com